

EMMANUEL LECLERCQ



La vie
est un combat.
Accepte-le !



« Ce récit de retour aux sources est bouleversant. C'est le plus inattendu des itinéraires spirituels. »

AMÉLIE NOTHOMB

ALISIO
Témoignages & Documents

« Si tu deviens ce que tu es, alors tu mettras le feu au monde. »

À 34 ans, alors qu'Emmanuel Leclercq est sur le point de devenir prêtre, ses pairs l'invitent à reconsidérer sa vocation et à questionner son passé. Ce n'est pas la première fois qu'il s'entend dire qu'il ne rentre pas dans le moule. Cette fois-ci, prêt à se confronter à son histoire, il part pour un retour aux sources en Inde, vers ce pays qui l'a vu naître.

Abandonné à la naissance dans une poubelle proche d'un bidonville, Emmanuel est un miraculé. Sauvé par Mère Teresa elle-même, il trouve refuge dans l'un de ses orphelinats. Il sera finalement recueilli par une famille française. Comment parvenir à se construire une vie quand des parts entières de son passé demeurent dans l'ombre ? Comment restaurer sa dignité après un tel traumatisme ?

La trajectoire d'Emmanuel Leclercq est un exemple de résilience où le pouvoir des rencontres, de la foi et de la philosophie jouent un rôle central – et salvateur. Son récit nous rappelle que nous ne sommes pas responsables de la vie que nous avons reçue, mais de celle que nous avons à transmettre.

Emmanuel Leclercq enseigne la philosophie et l'éthique de l'intelligence artificielle. Essayiste et conférencier, il travaille activement à démocratiser la philosophie au quotidien. Il anime notamment une série d'entretiens « Devenir pour agir », cercle de pensée anthropologique et philosophique qu'il a fondé en 2018, qui mobilise de nombreuses personnalités de renommée internationale et présente la « Minute Philo ». Il est également l'auteur de plusieurs ouvrages en philosophie.

ISBN : 978-2-37935-251-5



17,90 €
Prix TTC
France

ALISIO
Témoignages & Documents



Rayon :
Témoignages

**La vie
est un combat.
Accepte-le !**

ALISIO

L'éditeur des voix qui inspirent

Suivez notre actualité sur **www.alisio.fr**
et sur les réseaux sociaux LinkedIn,
Instagram, Facebook et Twitter!

Alisio s'engage pour une fabrication éco-responsable !

Notre mission : vous inspirer. Et comment le faire sans
participer à la construction du meilleur des futurs possible ?
C'est pourquoi nos ouvrages sont imprimés sur du papier
issu de forêts gérées durablement.

En collaboration avec Sophie Garcin

Suivi éditorial : Colombe Camus

Relecture-correction : Chantal Nicolas

Maquette : Sébastienne Ocampo

Design de couverture : Raphaëlle Faguer

© 2021 Alisio,

une marque des éditions Leduc

10, Place des Cinq-Martyrs-du-Lycée-Buffon

75015 Paris – France

ISBN : 978-2-37935-251-5

Emmanuel Leclercq
avec Sophie Garcin

**La vie
est un combat.
Accepte-le !**

*« La différence entre le possible et l'impossible
se trouve dans la détermination. »*

Gandhi

Sommaire

Chapitre 1	Le cadeau	19
Chapitre 2	Miraculé	31
Chapitre 3	Le train de ma vie	43
Chapitre 4	Digne	59
Chapitre 5	L'appel	73
Chapitre 6	Croire en la jeunesse	89
Chapitre 7	Sagesse pratique	105
Chapitre 8	À l'école des prêtres	127
Chapitre 9	Conflits intérieurs	137
Chapitre 10	La foi et la raison	147
Chapitre 11	De ton amour	163
Chapitre 12	Devenir pour agir	173
Chapitre 13	Courage, confiance, amour, espérance	187

À ma famille.

— Bonjour, Bonjour, soyez les bienvenus !

En ce matin de septembre, plein d'entrain, je passe la porte de la classe.

Ils sont là à m'attendre comme chaque année à la même période, un peu excités par la nouveauté, un peu timorés par l'adolescence. Elles sont là, les trente nouvelles têtes de terminale que je retrouverai dans ce lycée privé deux fois par semaine ces prochains mois.

— Je suis Emmanuel Leclercq, votre professeur cette année. J'ai la tâche de vous faire découvrir cette merveilleuse matière qu'est la philosophie ! Vous avez dû en entendre parler autour de vous, peut-être certains l'appréhendent-ils, peut-être d'autres ont-ils déjà lu des livres de philo, toujours est-il que nous allons chercher à nous questionner ensemble. Sur la nature de l'homme et sur sa signification. Est-ce que l'un ou l'une d'entre vous sait ce que veut dire le mot « philosophie » ?

...

Premier jour. Loi tacite de non-intervention.

...

— Je suis sûr que quelqu'un en a une petite idée...

— C'est l'étude des questions ?

Au premier rang, un élève a levé la main timidement.

— Oui, vous n'êtes pas loin ! « Philosophie », ça vient du grec « *philein* » qui veut dire amour et « *sophia* », sagesse : la philosophie, c'est donc « l'amour de la sagesse ». Et maintenant, quelqu'un peut me dire ce qu'est la sagesse ?

...

— Quelqu'un ?

...

La voix mature d'une élève s'élève du troisième rang :

— Disons que c'est comme les vieux sages, non ?
Quand on sait des choses ?

— C'est ça ! Je repars sur le latin, mais c'est important : le mot « sagesse » vient du latin *sapere*, qui voulait dire à l'origine « avoir de la saveur », puis « savoir », « comprendre ». C'est ce que nous allons faire cette année : nous allons chercher à comprendre le monde qui nous entoure, les principes qui le régissent, les êtres que nous sommes, notre rôle dans l'univers et dans l'histoire, les choses que nous voyons... En deux mots, nous allons apprendre à penser. Pas *quoi* penser, mais *comment* penser, c'est à dire apprendre à penser par soi-même. Et ça vous servira toute votre vie ! Pour y arriver, nous nous poserons des questions, nous remettrons nos idées en perspective, nous confronterons nos points de vue et proposerons des arguments construits pour élaborer une réflexion. Et vous vous rendrez compte d'une chose : nous nous poserons beaucoup de questions, mais nous ne chercherons jamais à trouver LA réponse. Non.

Nous chercherons à trouver LES réponses. Parce que, contrairement aux maths, vous verrez qu'il n'y en a pas qu'une seule en philosophie !

— Vaste programme...

Une voix railleuse a émergé du fond de la classe, suivie par quelques ricanements.

— Eh bien tout à fait, monsieur ! Votre nom ?

— Duval.

— Tout à fait, monsieur Duval, sachez que nous avons devant nous un vaste programme, en effet. Et je serai particulièrement attentif à vos progrès personnels. Mais, je vous rassure, pour répondre à toutes ces questions, nous ne serons pas seuls. Car nous étudierons les textes des grands philosophes de l'Antiquité à aujourd'hui : Platon, Descartes, Rousseau, Kant, Heidegger, Lévi-Strauss... Vous avez peut-être déjà entendu certains de ces noms ?

— ...

— Eh bien, vous comprendrez maintenant ce qu'ils ont apporté à notre histoire, à notre quotidien, et à tous ces sujets que nous allons évoquer cette année : le bonheur, le devoir, la justice, la nature, la raison, la science, la liberté, la vérité... et bien d'autres encore ! Maintenant, avant de passer à la suite, je vais vous demander de prendre une feuille et de la découper en deux au format A5. Indiquez dessus vos nom, prénom, date de naissance et adresse. En ce début d'année, peut-être que certains d'entre vous savent déjà ce qu'ils veulent faire l'année prochaine, voire quel métier ils veulent exercer, dans ce cas, écrivez-le. Mais ce n'est pas seulement ce que

je vais vous demander là... Sur ce papier, vous allez aussi répondre en quelques mots à la question suivante : « Qui voulez-vous être ? »

— ?

— Vous m'avez bien entendu : pas « Que voulez-vous faire ? », mais « Qui voulez-vous être ? ».

Quelques murmures inquiets s'échappent.

— Allez, creusez-vous un peu la tête... Ensuite, vous répondrez à une deuxième question : « Quelle est votre plus belle qualité ? » Non pas la qualité que les autres vous attribuent, mais celle que vous vous donnez vous-même. Cette qualité, vous la mettrez au service de la classe cette année. Car travailler, c'est mettre ses qualités au service des autres.

— Mais monsieur, c'est dur comme question !

— C'est vrai que ce n'est pas facile. Même des adultes à qui je la pose aujourd'hui me disent qu'on ne leur a jamais demandé ! Et pourtant, la philosophie, ça commence par ça : se questionner.

Dans le silence revenu, les têtes se penchent studieusement sur les feuilles. Au bout de quelques minutes, la voix railleuse du fond de la classe reprend :

— Et vous alors, monsieur, c'est quoi votre plus grande qualité ?

Chaque année, la question ne manque pas de m'être posée en retour.

— Je dirais la fidélité, à moi-même et envers mes proches.

— Et qui voulez-vous être ?

Je sais bien de toute façon que, dès ce soir, ils iront me googliser.

La vie est un combat, accepte-le !

— Qui je veux être ? Encore plus moi-même. Vous savez, c'est Catherine de Sienne, une religieuse italienne du XIV^e siècle, qui disait : « Si tu deviens ce que tu es, alors tu mettras le feu au monde. »

Chapitre 1

Le cadeau

Contrairement à mon habitude, j'avais demandé à être assis côté hublot. Quand le ronronnement des moteurs s'est atténué, j'ai ouvert les yeux. La cabine était calme, le jeune couple de touristes installés devant moi regardait un film avec des armes, des costumes et des grands boulevards américains. Ma voisine, elle, dormait encore, les cheveux bombés façon couronne par son masque d'avion. J'ai senti la descente s'amorcer et mon corps s'enfoncer dans le siège. J'avais souvent pris l'avion dans ma vie, mais jusque-là rien ne m'avait mené si loin pour une raison si personnelle.

Les lumières se sont rallumées, les dossiers se sont redressés et le steward a entamé un discours mêlé de considérations géographiques, climatologiques et organisationnelles. C'est à peu près à ce moment-là que j'ai pris conscience de ce que représentait ma place dans cet avion, et de ce qu'elle signifierait pour la suite de mon existence.

Au micro, on indiquait 4 heures du matin, heure locale. Passée l'épaisse couche de nuages qui embrumait cette terre au même titre – décidément – que celle d'où je venais, une gigantesque masse de lumières est apparue. Une masse compacte, percée de grands axes

scintillants et bordée par le vide. La mer que nous survolions. À mesure que l'avion s'est approché du sol, le ciel a pris une teinte plus claire. Le jour ne tarderait pas. Des buildings ont commencé à se détacher et, juste à côté, des taches bleues anarchiques, délimitées çà et là par des tracés francs. On aurait dit des bâches, oui, malgré le demi-jour, il me semblait bien que c'était des bâches.

L'avion a touché terre dans ce qui m'a semblé être le centre de cette agglomération infinie. Les ceintures ont cliqueté et les passagers se sont impatientés debout. Quand la cabine a dégorgé son flot d'occupants, je me suis retrouvé dehors en haut d'un escalier métallique, un peu ahuri par la chaleur moite et suffocante de fin de mousson. Au bas des marches, poussé par un besoin subit et empirique, je me suis agenouillé pour embrasser le sol.

J'avais 34 ans et, pour la première fois, j'étais de retour sur ma terre.

Un mois plus tôt, on m'avait demandé de partir. Ou plutôt, on m'avait fait comprendre qu'il fallait que je parte. Je l'avais senti de toute façon les dernières semaines, la situation était un peu embourbée.

« Et toi Emmanuel, tu vas où ? » Je ne savais que trop répondre à mes « camarades ». Alors quand le dernier jour est venu, j'ai pris mes cartons, je les ai enfournés dans ma voiture et je suis parti.

Ce n'était pas la première fois qu'on me disait que je ne rentrais pas « dans le moule », ce fameux moule dont on ne sait toujours pas qui l'a modelé. Parce qu'à

y regarder de plus près, finalement, toute ma vie, ce sentiment d'éternel incompris ne m'avait jamais quitté. On me disait tour à tour que j'agaçais avec mes questions naïves, que je n'avais pas les capacités, que je n'en faisais qu'à ma tête. Pourtant, malgré les obstacles, les échecs et les refus, j'avais toujours et sans relâche continué à avancer.

L'année précédente, on m'avait demandé si j'étais déjà allé « là-bas ». « C'est peut-être le moment », avait-on formellement ajouté. Qu'au fond, je n'avais certainement « pas bien accepté tout ça ». En réalité, je ne m'étais jamais véritablement questionné là-dessus, pas plus que je n'avais eu le sentiment d'en souffrir. Mais en effet, le moment était peut-être venu de se confronter à cette partie de moi-même. De savoir, de voir et de rencontrer. Et puis si par la même occasion je pouvais être utile là-bas, ce serait sans aucun doute bénéfique. Alors j'ai passé quelques coups de fil, expliqué mon projet et on a fini par me diriger vers quelqu'un. Quelqu'un qui faisait de temps en temps des allers-retours à Paris, où il venait de soutenir sa thèse. Très gentiment, cette personne s'est proposée de m'accueillir et d'organiser les trois semaines de mon voyage.

Dans l'aéroport, de contrôle en contrôle, j'ai longé les luxueux couloirs, tapissés de moquettes à motifs cashmere bleu, rouge et ocre. Sur le tapis roulant m'attendait mon petit sac à dos, qui tournait en boucle dans un grincement strident. On nous avait appris à posséder

peu de choses. Supposant qu'il ne fonctionnerait pas sur place, j'avais aussi décidé de laisser à Paris mon portable ancienne génération.

C'est en passant le dernier contrôle que ça a coïncé. On ne voulait pas me faire sortir, je n'avais pas rempli la case « lieu de destination » sur la fiche de renseignements à remplir dans l'avion. Le fonctionnaire a pointé de son doigt l'emplacement vide d'un air interrogatif. Si je n'avais rien écrit, c'est tout simplement que je ne savais pas où j'allais. Le contact qui avait organisé mon séjour devait venir me chercher à l'aéroport pour m'emmener dans un village à deux heures de route de la ville, mais je ne connaissais pas l'adresse précise. J'aurais effectivement dû m'en enquêter plus tôt, car ce n'était pas la première fois que des choses pourtant essentielles m'échappaient... le propre de ceux que l'on appelle les « lunaires ». Maintenant, comment me dépêtrer de cette situation alors que je ne parle pas anglais et que je n'ai pas de portable ? Le fonctionnaire a appelé son supérieur. S'en sont suivis des palabres, des regards en biais, des coups de téléphone, puis *follow us* et *sit down mister*. À cet instant, j'ai pensé sincèrement que je ne rentrerais jamais dans ce pays.

Ce n'est qu'au bout de deux heures d'une attente ponctuée d'anglais avec les mains qu'un des fonctionnaires a baissé son regard sur mon torse, pointant du menton la croix en bois que je porte à mon cou. Ce jour-là, elle se trouvait par-dessus ma chemise.

« *Church?* » m'a-t-il demandé.

« *Church* »... « *church* » était dans mes cordes, oui, ça, je savais bien ce que ça voulait dire. « *Yes! Church! Church Mumbai Saint-Jean!* » ai-je répondu.

J'avais dû trouver le sésame, car ils m'ont fait sortir. En réalité, je ne savais absolument pas si la ville comptait une église Saint-Jean, mais le contraire m'eût simplement étonné. Il y a toujours une église Saint-Jean quelque part.

J'ai passé les portes vitrées donnant sur le hall de l'aéroport et me suis dirigé vers l'extérieur, cherchant du regard une pancarte à mon nom.

Nous étions le 12 juillet 2016, je venais d'atterrir à Bombay et, pour la première fois de ma vie, je venais de fouler le sol qui m'avait vu naître.

*

L'homme qui avait organisé mon voyage, père Anil, était prêtre dans la ville de Vasai-Virar. En préparant mon arrivée, je lui avais dit vouloir scinder mon séjour en trois moments. Je commencerais par une semaine chez lui dans sa paroisse, à l'accompagner dans sa vie quotidienne et les repas (pimentés !) qu'il prenait chez les paroissiens. Une semaine qui me permettrait de me familiariser et au cours de laquelle il me parlerait en français de mon pays. Ce qu'il fit magnifiquement.

Sur la route qui m'avait conduit jusqu'à son village, assis à l'arrière de la voiture, j'avais vu défilé le petit matin et les kilomètres de voies rapides. J'avais vu les vaches à la place des ronds-points et les klaxons se substituer aux panneaux de signalisation. Les bus jaunis, les rickshaws empressés et les rues grouillantes malgré le

jour à peine levé. J'avais vu les légumes vendus à même le trottoir, les chariots improvisés et les détritiques amoncelés. Les maisons cossues au pied des grands buildings, jouxtant eux-mêmes ce qui ressemblait manifestement à des bidonvilles. Dans un mélange de pauvreté, de saleté et de beauté, j'avais vu se dessiner sous mes yeux l'esquisse d'un tableau déjà bien familier.

Une semaine plus tard, dans le train de nuit qui me menait vers la seconde étape de mon voyage, la ville d'Amravati située au centre du pays, à trois cents kilomètres de Bombay, j'avais observé une nouvelle fois le jour se lever, cette fois-ci sur la campagne. À cause de la chaleur étouffante et du vacarme de vieille ferraille, je n'avais pas pu fermer l'œil ; d'autant que je craignais de rater mon arrêt, ne sachant pas à quel moment la micheline atteindrait ma destination. Sac en main, je m'étais levé de ma couchette pour aller m'asseoir près de la porte du train – ou, du moins, à l'endroit où il y aurait dû y en avoir une. Au moins, on y respirait. Les pieds dans le vide comme le reste des voyageurs, j'avais laissé défiler des gares surpeuplées malgré l'heure matinale – voire nocturne. Dans les champs pourtant, les saris s'activaient déjà, pieds nus, un enfant sur le dos.

C'est à la gare que le père Rupesh, le directeur du séminaire où j'allais loger est venu m'accueillir en français. J'ai compris que ce ne serait pas un jour comme les autres. Sa soutane était blanche, signe de cérémonie.

Je fus en effet reçu ensuite par l'évêque du diocèse, Monseigneur Elias Gonsalves, et une quinzaine de jeunes séminaristes, tous vêtus de tuniques blanches. Des garçons âgés de 12 à 17 ans, je l'apprendrai plus tard,

placés là par leurs familles dans l'espoir de recevoir une éducation qu'elles n'étaient pas en mesure de leur offrir. En guise de bienvenue, ils entonnèrent plusieurs chants traditionnels et me décorèrent d'un collier de fleurs. Mis à part mes lunettes et une calvitie qui trahissait mon âge, nous nous ressemblions en tous points. Ma peau n'était pas moins brune que la leur et je portais aux pieds les mêmes sandales, faites de lanières de cuir entremêlées. Je crois, à y repenser, que je les intriguais autant qu'ils m'observaient. Là d'où je venais, je ne possédais pas grand-chose, mais en cet instant cela me sembla infiniment plus que ce que j'avais bien voulu m'avouer. Si ce jour était pour eux celui de l'accueil d'un étranger, il était pour moi celui du retour d'un étranger parmi les siens.

Ce n'est que l'après-midi que nous nous y rendîmes.

Ce n'était pas bien loin, à peine dix minutes à pied. Le directeur du séminaire, qui parlait français, m'y conduisit. Je ne me souviens plus du chemin, si ce n'est du sol en terre battue de la rue que j'observais en tentant de dissimuler à chaque pas mon trouble grandissant. Nous avons longé un mur couleur sable – et probablement en sable –, surmonté de petits picots pour dissuader toute intrusion. Derrière, s'élevaient de grands arbres dans ce qui semblait former un parc. L'ensemble m'a semblé moins triste que je l'aurais imaginé. Nous sommes arrivés devant un portail marron, surplombé d'un panneau : « *Mother Teresa's home – Missionaries of charity.* » Et à droite du portail, une autre pancarte avec une photo de mère Teresa, son célèbre voile blanc à liseré bleu sur la tête, tenant dans ses bras un bébé.